

STATIONS DE MORIJA ET D'HERMON.

Lettre de M. le docteur E. CASALIS.

Souvenirs d'enfance. — Quatre mariages et un enterrement à Hermon.

Morija, 1^{er} octobre 1864.

Dans ma dernière lettre, je vous ai fait part, Messieurs et très honorés directeurs, de quelques-unes des impressions qu'avait fait naître en moi mon retour dans le pays de ma naissance. Mes souvenirs d'enfance étaient encore assez vivants pour me permettre de reconnaître bien des lieux et bien des visages. Si le voyageur éprouve un charme tout particulier à visiter des pays nouveaux, à étudier les mœurs et le caractère de peuples qui lui sont étrangers, à porter avec avidité et avec intérêt ses yeux sur tout ce qui l'entoure, il faut avouer qu'il y a un plaisir spécial aussi pour celui qui, dans le champ d'observation où l'ont porté ses voyages, retrouve un monde de souvenirs. Pour le premier, tout est nouveau; pour le second, le passé revit dans le présent et réveille dans le cœur et dans l'esprit de douces réminiscences. Chaque pas qu'il fait, chacune des circonstances par lesquelles il passe, rappellent à sa mémoire des faits et des traits depuis longtemps oubliés. — La vie des enfants missionnaires est loin d'être aussi rude et aussi monotone que celle de leurs parents; je ne crains même pas d'avancer qu'elle a un charme inconnu à tout enfant européen. Outre l'absence complète de pensions, de professeurs, cette terreur de la jeunesse, le petit blanc jouit d'une liberté qu'il sait s'octroyer tout entière, grâce aux occupations continuelles de son père et de sa mère. Le prestige que lui donne son titre de *fijs du moruti* lui vaut, de la part de ses petits contemporains noirs, un respect et un ascendant qui font bientôt de lui un despote et un tyran. Quel plaisir de pouvoir commander! quel doux sentiment de se savoir chef de file! Puis, les bœufs, les chevaux sont tou-

jours là pour vous distraire et pour faire un funeste contre-poids aux leçons que l'on est censé étudier. Bon gré, mal gré, l'influence du milieu dans lequel il vit déteint sur l'enfant missionnaire et rend d'autant plus impérieux le devoir de transplanter dans une sphère plus saine la jeune plante en danger. Cette nécessité, tous les parents la sentent ; elle est terrible pour leurs cœurs, mais elle ne peut être qu'en bénédiction pour ceux qui en sont la cause. — Je ne sais si l'expérience prouvera mon assertion, mais il me semble que ceux des enfants que l'on a dû éloigner du pays de leur naissance, et qui ont le privilège d'y revenir comme missionnaires, trouvent des avantages inconnus à leurs collègues nés en Europe. Ce qui autrefois était pour eux un danger devient un moyen précieux pour l'avancement de la cause de Christ. Malgré la longue absence qu'il a faite, le *nguana oa séchaba*, l'enfant de la tribu, se voit en général bien accueilli partout et peut-être mieux respecté. — Sa qualité de citoyen mossouto lui permettra d'exercer une certaine autorité sur ses compatriotes et lui vaudra une influence plus étendue. Quoiqu'il en advienne de mon impression, je dois reconnaître que j'éprouve un grand plaisir à me retrouver au milieu de ce peuple, et à contribuer, pour ma faible part, à son relèvement moral et religieux. — Beaucoup des illusions de mon enfance ont dû s'évanouir en présence de la réalité ; ce qui, dans mes souvenirs, n'était que des roses, se trouve souvent maintenant n'être que des chardons. Mais qui n'a ses déceptions dans ce monde ? Heureux qui peut s'élever au-dessus de ces pensées sombres et voir, par le souvenir, un passé de joie et, par la foi, un avenir de grâces et de bénédictions divines !

Les pensées que j'ai essayé de développer et dont j'aurais dû peut-être vous faire grâce, Messieurs, me sont venues surtout à propos de deux solennités religieuses auxquelles j'ai assisté à Hermon, et qui, quoique de nature très opposée, m'ont rappelé bien des souvenirs de mon heureuse enfance.

Permettez-moi de vous raconter tout simplement ce que j'ai vu et éprouvé dans ces deux circonstances.

Tous les peuples attachent, si je ne me trompe, une grande importance à la célébration des mariages. Dans notre vieille Europe, quiconque en a fait l'expérience sait que ce n'est pas petite entreprise. Quelle que soit votre position sociale, vous ne pouvez vous dispenser de donner un air de fête à tout l'appareil matrimonial. Les vieux Bassoutos n'avaient garde de manquer à l'usage universel, et, sans parler des bœufs donnés pour avoir la jeune personne et qui doivent jouer un rôle considérable dans l'affaire, des danses et des réjouissances de toute nature sanctionnaient, aux yeux du public, l'union qui venait de se conclure. Les missionnaires, en enseignant à leurs néophytes les devoirs sacrés et les obligations sérieuses du mariage chrétien, n'ont pas supprimé la fête, mais ont tâché de lui donner une tournure plus en harmonie avec les principes évangéliques. Un grand obstacle s'est toujours présenté, et il y a encore bien des lances à rompre à ce sujet : c'est la question dite *du bœuf*. Ce bœuf, direz-vous, revient sans cesse sur le tapis, quand on parle du sud de l'Afrique. S'agit-il de voyages, de stations, de mariages, d'enterrements même, il faut toujours la présence d'un bœuf ! Hélas ! oui, il faut l'avouer, le bœuf est le tout d'un Mossouto, c'est son âme aussi longtemps qu'il n'est pas chrétien, et encore alors grande est la place qu'occupe l'animal dans le cœur de l'homme. Jadis on estimait une jeune fille tant de bœufs ; celui qui prétendait à sa main fournissait le nombre de bestiaux demandés, et le contrat était passé. Cette sorte d'*achat* ne pouvait être tolérée dans les communautés chrétiennes du Lessouto. Les intéressés se soumièrent à la règle, mais essayèrent de la tourner de mille manières. Le père du jeune homme donnait, par exemple, des bœufs au père de la jeune fille, avec l'intention bien arrêtée que ces bœufs ne serviraient qu'à fêter les amis présents au mariage ; mais toujours était-il que des bœufs, morts ou vifs, avaient été

donnés pour la jeune fille, et au besoin cela suffisait pour donner à ce mariage les formes et les fâcheuses conséquences des mariages païens. Chaque année, les missionnaires ont à lutter contre cette espèce d'hydre qui, chaque fois, se présente sous une apparence nouvelle.

Mais à Hermon, quels qu'aient été les précédents des mariages dont j'ai à parler, je sais qu'un certain *mardi*, une foule immense se pressait dans la jolie et spacieuse église de la station. Au premier coup d'œil, on pouvait voir qu'il s'agissait d'une fête. Devant la chaire figuraient les fiancés, assis à une certaine distance les uns des autres, les hommes d'un côté et les femmes d'un autre, sur deux bancs parallèles, et se faisant face. Derrière les quatre jeunes gens se tenaient leurs amis de noce, et derrière les jeunes femmes leurs amies. Si les usages de l'Eglise s'opposent au don des bœufs, rien ne défend au fiancé de doter sa future compagne des plus jolis vêtements qu'il puisse se procurer. La mousseline blanche à figuré, dit-on, dans certains mariages, et quant au jeune homme, s'il se respecte, il doit porter un beau pantalon blanc, un paletot noir, un chapeau et des bottes d'un brillant irréprochable, voire même des gants. Le reste de l'assistance s'était mise à la hauteur de la circonstance. La cérémonie était calquée sur la manière dont elle est conduite en France; seulement, au moment où les deux fiancés allaient se présenter devant le pasteur, le jeune homme se leva, marcha vers sa fiancée et lui présenta le bout d'une longue écharpe rouge qu'il tenait de la main droite; la mode (cette incompréhensible girouette) veut que le jeune homme ne donne pas la main à sa fiancée avant que le pasteur ait lui-même mis la droite de la jeune fille dans celle de son mari. La cérémonie religieuse terminée, tous les intéressés, les parents et les amis de toute catégorie se présentèrent pour signer l'acte de mariage, et comme l'on compte encore le nombre des personnes qui savent écrire leur nom, il fallut s'ingénier pour trouver tous les hiéroglyphes nécessaires pour représenter

cette série interminable de noms. Au sortir de l'église, on se rendit à la maison d'un des nouveaux mariés, et là eut lieu un régal universel, accompagné de chants qui se prolongèrent fort avant dans la nuit. Le lendemain, le cortège nuptial se reforma et se rendit en grande pompe, et toujours chantant, au village habité par l'un des jeunes couples, et là nouveau festin. Comme il y avait quatre couples, il y eut quatre fêtes distinctes, et l'on chanta tant que pendant plusieurs jours grand fut le nombre des personnes ayant une extinction complète de voix. L'excès est mauvais en tout, et malheureusement nos natifs sont comme les enfants, portés à tout exagérer. Malgré tous les efforts des missionnaires, il devient souvent difficile de mettre une borne à ces fêtes, et cette vérité n'eut jamais une démonstration plus éclatante que pendant les réjouissances dont je viens de parler. Mais, hélas ! à la joie et aux fêtes allaient succéder le deuil et les pleurs, et l'Eglise, qui voyait avec plaisir des jeunes gens venir demander la bénédiction du Très-Haut sur leur union, allait être appelée à perdre son principal soutien.

Depuis plusieurs semaines déjà, Johanne Santo, l'une des colonnes de l'Eglise d'Hermon, souffrait de l'un de ces rhumatismes chroniques si fréquents parmi nos pauvres natifs, grâce à l'humidité de leurs habitations et à leurs vêtements incomplets. J'avais soigné le malade et n'attachais pas grande importance à son état, lorsque soudain des accidents typhoïdes, compliqués d'une inflammation des deux poumons, vinrent jeter l'alarme au milieu de tous et nous faire craindre une issue funeste.

Mes prévisions ne tardèrent pas à se réaliser, et Johanne s'éteignit au moment même où finissaient les fêtes matrimoniales dont je vous ai entretenu. L'assistance qui la veille fêtait les noces que j'ai dit, se rendait le lendemain, silencieuse et tout en larmes, à la dernière demeure du pauvre Johanne. Le livre des Proverbes dit : « Qu'il vaut mieux aller à la maison de deuil que d'aller à la maison de festin. » Je ne

sais si beaucoup de convives ont été de cet avis, mais au moins chacun sentait la grandeur de la perte que l'Église venait d'éprouver et la difficulté avec laquelle serait remplacé celui que Dieu venait de retirer auprès de lui.

Quoique ayant personnellement peu connu le défunt, je ne puis résister au désir exprimé par mon cher oncle, de vous donner quelques détails sur la vie de son enfant en la foi. Longue serait cette histoire si simple et si touchante; malheureusement, je dois m'imposer des limites et ne pas fatiguer votre bienveillante attention.

A la suite d'événements politiques graves, un grand nombre de Bataungs, de la tribu de Molitsané, chef de la station de Mékuatling, quittèrent leurs fertiles vallées pour s'établir au pied des montagnes du Lessouto. Johanne Santo venait d'épouser la fille de Mogapéla, l'un de ses oncles, et, par affection pour ce dernier, il se décida à émigrer pour venir demeurer à Bérée. Mogapéla était possesseur d'un beau troupeau de bœufs et jouissait d'une grande prospérité, lorsqu'au mois de janvier 1850, un terrible malheur fondit tout à coup sur lui. Ses bestiaux, gardés dans les verts pâturages du haut de la montagne, furent surpris par un orage de grêle et, dans leur panique, s'élancèrent aveuglément vers les précipices qui bordaient le plateau, et, avant qu'il fût possible d'arrêter cette avalanche vivante, cent têtes de bétail avaient péri dans une chute effroyable. Cet accident, quoique fréquent dans ce pays de montagnes, ne manqua pas de produire une vive impression sur l'esprit de Mogapéla et sur celui de ses enfants. Naguère riche et puissante, la famille allait être désormais en proie à une misère relative; aussi, comme cela arrive souvent dans de pareilles circonstances, elle se tourna vers les choses sérieuses et déclara reconnaître la main de Dieu dans la dispensation douloureuse qui venait de fondre sur elle. Santo, surtout, devint pensif et reconnut la vanité et le néant des choses de ce monde. — En 1854, la famille émigra de nouveau et se rendit à la station d'Hermon,

récemment fondée. Là, Johanne assista régulièrement aux services religieux, mais sans donner de signe d'un travail intérieur. Il parlait sans cesse de se rendre chez les fermiers hollandais pour y chercher du travail, mais toujours il était retenu par un sentiment intime qu'il ne pouvait définir. Une fois, cependant, on surprit des larmes qui s'échappaient de ses yeux pendant qu'il écoutait la prédication de la Parole divine, et un soir, à une heure très tardive, il vint dans la maison du missionnaire, prit un siège et demeura plus de deux heures sans ouvrir la bouche. Le lendemain soir, il revint de nouveau et aurait gardé le même silence, si M^{me} Dyke, se doutant des combats qui se livraient dans cette âme, n'eût eu l'idée d'ouvrir devant lui un livre de gravures bibliques. — Au moment où ses yeux s'arrêtèrent sur le tableau représentant le Sauveur portant la couronne d'épines, Johanne fondit en larmes et expliqua alors au missionnaire le sujet de sa tristesse et de ses visites silencieuses. Après de longs combats et de terribles luttes de cœur, la paix du salut remplit l'âme du néophyte et le rendit infatigable à se rendre capable de lire l'Évangile pour lui et pour ses enfants. Il fut admis dans la classe des catéchumènes et fit de grands progrès. Chacun remarquait sa joie et son zèle. Mogapéla, son oncle, en fut particulièrement frappé et prêta lui-même une oreille plus attentive à la prédication du missionnaire. Il sembla éprouver des impressions sérieuses et sentit que le moment était venu de choisir entre Dieu et le monde.

Malheureusement, il avait plusieurs femmes, et celles-ci étant plus ou moins influencées par les doctrines chrétiennes, il se décida à rompre complètement avec les missionnaires et à retourner à son village natal et au milieu de sa tribu païenne. Ce parti fut très douloureux pour le pasteur d'Hermon, et surtout pour le pauvre Johanne Santo, qui, peu auparavant, avait été baptisé et qui éprouvait un désir ardent de voir son oncle et sa famille suivre le bon chemin et ne pas s'éloigner d'Hermon. Mais, loin de pouvoir le retenir, Johanne

lui-même eut à résister à toutes les insinuations, à toutes les menaces et à toutes les tentatives qui furent faites pour l'entraîner chez les Bataungs. Mais en persistant à rester là où il avait trouvé la paix de son âme et à ne pas aller demeurer dans des villages païens, Johanne se trouva bientôt en face de grandes difficultés matérielles. N'ayant point de bétail à lui et point de parents pour l'aider dans ses travaux, étranger par sa naissance à tous ceux qui l'entouraient, il fut d'abord négligé par ses voisins. Mais il s'éleva au-dessus de ces misères et supporta courageusement sa pauvreté. Son beau-père, irrité contre lui, usa de toute son influence auprès des chefs de sa tribu pour obtenir des ordres supérieurs tendant à faire rentrer par la force Johanne dans ses foyers. Johanne résista à ces tentatives, tout aussi bien qu'à un autre piège qu'on lui tendit. On lui représenta que son séjour au milieu de ses concitoyens pourrait contribuer à amener les membres de sa famille et ses amis à la connaissance de la vérité qui remplissait son cœur. Cette insidieuse tentation préoccupait vivement l'esprit de Santo, quand un matin, il entendit, dans la chambre voisine de la sienne, ses trois petits garçons chanter les louanges de leur Dieu. Il se demanda s'il pourrait impunément exposer ces enfants à grandir au milieu des païens et à perdre les bonnes impressions qu'ils avaient déjà reçues. Cette pensée le décida à rester ferme dans sa résolution, et dès lors il devint un évangéliste zélé. Souvent il parcourait les villages et exhortait les païens; toujours il accourait auprès des malades et les soignait de son mieux. Bientôt jeunes et vieux trouvèrent en lui un ami sûr et un conseiller prudent. Sa maison devint le rendez-vous de tous ceux qui désiraient s'informer des voies du salut. Le samedi soir, tous ceux qui de loin venaient passer le dimanche près de l'église étaient sûrs de trouver un gîte dans la hutte hospitalière de Johanne. Il partageait joyeusement ses petites provisions avec ses visiteurs, et maintes fois, pendant

les années de disette, il lui arrivait de se priver de nourriture pour avoir de quoi offrir à ses hôtes.

C'est dans ces circonstances que le Seigneur a jugé à propos d'enlever son serviteur à l'Eglise, qu'il édifiait par son exemple et par ses travaux. La mort le trouva prêt, et s'il n'eut pas une fin triomphante, on peut dire que Johanne s'endormit dans les bras de son Sauveur comme un pèlerin fatigué qui vient d'atteindre le lieu du repos.

« Bienheureux sont les morts qui meurent au Seigneur; oui, dit l'Esprit, ils se reposent de leurs travaux, et leurs œuvres les suivent! »

Veillez agréer, Messieurs et très honorés directeurs, l'expression de mon respect et de mon affection en Jésus-Christ.

D^r CASALIS.



STATION DE MÉKUATLING.

UN CONGRÈS AU SUD DE L'AFRIQUE.

Lettre de M. DAUMAS, écrite sous la date du 3 novembre 1864.

La lettre qu'on va lire donne des détails intéressants sur un fait grave qui peut avoir une grande influence sur les destinées futures du champ de travail que nos chers missionnaires occupent dans le Lessouto. Il faut, pour en comprendre l'importance, savoir ou se rappeler que, jusqu'à ce jour, une partie du territoire où les Boers de l'État-libre et les Bas-soutos se trouvent le plus rapprochés était demeuré sans frontières bien déterminées, de sorte qu'il en naissait souvent des difficultés. Pour remédier à ce mal, les deux parties se sont accordées à choisir pour arbitre le gouverneur de la colonie du Cap. C'est des mesures prises pour donner suite à cette résolution que M. Daumas va nous parler.